

Novembre.
et les forêts...
N MURPHY & CIE.
UR DAMPS.
LES MEUX FAITS.
R ENFANTS.
INTERIEUR.
ENFANTS.
UR VEUVES.
POUR DAMES.
RS GARNIS.
OUR ENFANTS.
EN MELISSA
hy & Cie.
e Sparks.
RT,
R.
ires.
ice,
le roc. Il con
stant la mer,
tôt, la sous une
étoiles et tra-
devenant lui, par
écaille blanche,
bas des ro-
moment ses
agnait qu'il
ax, le plus ra-
la pointe de
allait, à l'est,
château. Il
lé, sur un ro-
la mer; et il
chagrin. Mais
tôt entendre
rière lui. Il
de son retour
posait l'ouïe
e. Il recon ut
ée, d'une pâ-
la laour de
ois sourde :
rompée, toi !
x !
ayant vainc
ois que tu as
de ta mère :
tu étais in-
at, je vois que
ment. Parle !
quer de con-
mère.
ris tendre-
s tout vous
ez moi.
pas demeurer
ne cette an-
J'étais ici lors
de Jersey,
raise que celle
t demeuré la
rocher. Il vint
j'aurais repartir
mon oscar.
ne pardonner

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville \$ 4.00
Un An par la Poste . . . \$ 5.00

LE CANADA

OSCAR McDONNELL Directeur de la Rédaction.

12eme. ANNEE No 238

OTTAWA, MARDI 10 NOVEMBRE 1891

LE NUMERO 2 CENTS

LES DISPARUS LE GENERAL BOULANGER

Paris, Octobre 1891.
Dans la presse volante, chacun, au gré de sa passion personnelle, ou sous l'émotion de sa surprise, a voulu dire son mot sur le brusque coup de théâtre qui vient de clore si tristement une destinée des plus singulières. En attendant que l'histoire, à son tour, se prononce équitable et saine, il y a place encore pour quelques réflexions sans parti pris au sujet de cette grande erreur du suffrage populaire : l'aventure boulangiste.

Enorme abus de popularité et déchéance fatale, fortune stupéfiante et chute vertigineuse, c'est en peu de mots, la face et le revers de toute l'existence publique du général Boulanger.
La première phase de sa carrière n'avait été que favoris du sort. Promesses éclatantes, marches progressives et promptes vers les hauts grades. Les généraux Février, Gallifet, Saussier, de Miribel, dont les états de service étaient incomparablement supérieurs aux siens, ne franchissaient pas avec autant de rapidité les échelons de la hiérarchie. Lieutenant le 28 mars 1860, capitaine le 21 juillet 1862, chef de bataillon le 15 juillet 1870, lieutenant colonel le 9 novembre suivant, et colonel le 15 novembre 1874, il était promu général de brigade le 4 mai 1880; puis, le 18 février 1884, recevait les étoiles de divisionnaire pour être investi, à Tunis, d'un commandement exceptionnel que maint autres de ses collègues, plus anciens de grade, auraient envié. Déjà des commencentements d'intrigues et ses déboires avec les autorités civiles de la Tunisie l'avaient signalé au monde de politique. Les journaux radicaux de Paris le soutinrent de leur appui manifeste dans cette sorte de guerre contre l'administration de la régence. On lui avait gré d'accroître les embarras d'une conquête opportuniste. C'était au moment où le ministre Ferry allait sombrer dans le gouffre du Tonkin. Très à propos, les vus de Boulanger se tournèrent vers le soleil levant du nord-est de la France. Quand fut constitué, le 7 janvier 1886, sous la présidence de M. de Freycinet, un cabinet de concentration républicaine, et de la volonté de M. Clémenceau, et de ses amis exigea que le portefeuille de la guerre fût attribué au commandant du corps d'expédition de Tunisie. Cette haute mission à laquelle le destin par une spéciale faveur son passé militaire fut le point de départ de sa prépondérance.

A défaut de capacités transcendentes, il possédait à merveille l'art de la réclame, d'un si précieux usage au temps où nous vivons. Attirer et concentrer sur soi l'attention universelle, faire naître sous ses pas les créatures par des paroles de miel et de assurances serviables, courtiser les influences de groupes et caresser les vanités particulières, entretenir à ses côtés une troupe de reporters et d'amis complaisants, stylés d'avance à prononcer les merles de celui qui les paie, il s'entendait à cela supérieurement. Très habile à faire valoir ses propres mérites, non moins adroit à évincer par ceux d'autrui, il savait mieux que personne œuvrer à peu de frais les succès doubles. On sait combien servaient à la propagande boulangiste l'adoption du fusil Lebel, résultat de la collaboration d'une douzaine d'officiers, et les premières expériences de la mitraille, dont l'étude et le programme arrêtés antérieurement se poursuivirent sous son ministère. Mais pour lui seul était le privilège et les profits de la réussite. Au mirage de cette perpétuelle mise en scène, l'œuvre de ses précédeurs se réduisait à des infimes. On aurait pensé qu'avant l'époque mémorable de son avènement, rien ne s'était accompli d'utile dans la vaste des bureaux de la rue Saint-Dominique, sous la gestion des généraux de Cissey, Berthaut, Billot, Campanon. Autour du flamboyant météore se dépensait un ardeur effrénée de publicité. Il ne prenait pas une décision, sérieuse ou futile, ne signait pas une pièce, n'édicait pas un changement de tenue ou de règlement sans qu'on

le criât sur tous les toits. Tant de mouvement à la surface donnait au monde l'idée d'une puissance de travail extraordinaire. Enfin, disait-on, l'armée française possédait un chef né de zèle pour ses intérêts, prévoyant, studieux, infatigable à la pousser dans la voie du progrès. On appelait avec la turbulence d'une agitation brouillonne; esprit d'initiative et de résolution, l'amour des réformes hâtives, parfois appliquées sans logique ou sans méthode; hardiesse d'innovation et sens progressif, la témérité d'une administration changeante, trop souvent prête à trancher, au gré de considérations d'ordre privé ou d'une opportunité politique les plus graves questions militaires. Ce fut une période d'éblouissement général. Un courant assez énergique circulait à travers l'armée, en faveur du nouveau ministre. Quelques esprits réfléchis commençaient bien à s'inquiéter vaguement des gages qu'il avait dû donner ou promettre au parti qui l'avait porté au pouvoir. Mais la plupart des officiers, indomptés de tendances politiques, ne voulaient considérer dans son arrivée au portefeuille que le succès d'un général qu'on disait jeune, ferme, résolu, ennemi des vieux errements et des réglementations périmées, et qui, du moins, avait parcouru la majeure partie de sa carrière dans la troupe. D'autre part, les libéraux avancés exaltaient à qui mieux mieux la porte épée de leurs théories, le soldat aimable et d-relations séduisantes qui, sans cesse à la tête d'un cortège de députés et de journalistes, les tenait sous le charme d'une faconde sans sincérité. Il laissait dire; il souriait à ses familiers chantant sa gloire *urbi et orbi*. Et la foule s'enivrait de ces réclames pompeuses débitées quotidiennement en son honneur; elle s'enivrait de son coursier superbe, de ses décorations, de son panache, de sa belle tenue à la parade. On inondait la France de brochures, de portraits, de gravures, annonçant, représentant, célébrant le sauveur, le rédempteur.

Boulanger touchait au summum de sa popularité. Tout souriait à ses rêves. Il n'avait plus qu'à étendre la main, semblait-il.

Cependant, maintes personnalités clairvoyantes avaient pressenti le péril boulangiste qui grossissait à vue d'œil. Elles se coalisèrent afin de le conjurer. Les préliques de cette chaude lutte sont assez présentes à nos mémoires! Un jour, après des assauts réitérés, le portefeuille ministériel tomba des mains de l'aspirant dictateur. On lui laissait, comme unique compensation, le commandement du 13e corps, loin de Paris, à Clermont-Ferrand. Pour un appâtier moins impatient et mieux réglé, c'est été une situation encore enviable, une situation d'attente ne bornant que passagèrement le champ de ses espérances. Quel rôle allait-il choisir entre ceux de soldat et de politicien? Il pouvait fonder de brillants desseins, avoir nous dit, sur la continuité d'une carrière qui s'était ouverte et développée d'une manière exceptionnelle favorable. Il préféra des ambitions plus vastes. Écroulé par les hommages et l'encens de ses adulateurs, trompé par leurs excitations intéressées, il se lança tête baissée dans un voie nouvelle, au bout de laquelle il entrevoyait comme une réalité prochaine la maîtrise absolue, la dictature peut-être. L'avenir à démontrer l'imprudence de son choix. Tout d'abord le succès parut donner raison à ses rêves orgueilleux. Les électeurs, égarés par leurs mandataires, allaient jusqu'au bout de la folie qu'on leur avait communiquée. Les partis de droite, se rassemblant confusément sous un drapeau de confiance d'un mouvement qui leur offrait une revanche insperérée. Ce n'était qu'ovations et triomphes des confédérés du boulangisme. L'heure était critique. Il s'agissait, pour les défenseurs de la République parlementaire, de l'empêcher de périr. La résistance devint sérieuse. On ferma les rangs de l'armée au soldat rebelle. On annonça des mesures plus énergiques. Il se laissa prévenir. Il commit l'immense faute de donner à croire aux masses dont il était l'idole, que le droit n'était plus avec lui qu'il avait

eu peur. Écoutant les conseils timides de certains amis et les craintes d'une amie, il s'enfuit à Bruxelles. Sa cause était perdue, son prestige blessé à mort. La France, un moment fascinée, se reprit et se déjoua. Les alliés se débarrassèrent. Leur chef condamné lui-même à l'émiettement de ses forces. Les élections générales de septembre 1889 furent un véritable écrasement. Lieutenants et soldats, les troupes boulangistes se dispersèrent au premier souffle de l'adversité comme la paille au vent d'orage. Chaque jour amenait une trahison ou une désertion nouvelle de ceux à qui il avait fait un sort, une situation politique, et qui n'existaient que par lui. Ils s'étaient tellement persuadés que la victoire serait immédiate et la curée pour le lendemain, qu'ils n'avaient voulu laisser à leurs convives aucun délai; la déroute imprévue, survenant, les affola. Alors les exemples de l'in gratitude de plus cyniques s'élevèrent au soleil. Les tristesses de la défaite lui firent connaître ce que valaient la plupart de ces hommes entre les mains desquels il s'était remis tout entier. Deux années auparavant, la France entière se passionnait pour lui; les milliers de journaux d'Europe et d'Amérique donnaient à ses paroles un retentissement prodigieux, enregistrant bruyamment ses actes, allégués et vanus, ses moindres projets, réels ou supposés. Son talent ou ses fracas s'élevaient. Des flots d'ambitions se défilèrent dans ses salons, mais délaissés. Il demeurait presque oublié, vaincu par les événements, ranié par ses flatteurs des jours prospères, prostré dans son pays, dénué d'or, sans confiance, abattu, désarmé. A aucun titre il ne pouvait désormais reprendre en France l'exercice de son grade. Politiquement son rôle était fini. De fortune, il ne lui restait que le nécessaire pour soutenir dignement en face de l'étranger la condition du général français. Une grande amertume devait envahir cette existence manquée. Finalement, il ne s'intéressait plus qu'à peine aux choses de la politique. Seul un amour tardif avait creusé une dernière et profonde empreinte dans son âme incapable de réagir. L'affection coupable mais désintéressée, fidèle, enthousiaste toujours d'une femme qui ne l'avait point abandonné subsistait, dans l'effacement de ses rêves. Vaincu, abandonné, isolé, la mort de Mme de B., fut, pour Boulanger le dernier coup de destin. Il n'attendait plus rien de la vie; il se donna la mort. Il se tua comme un amoureux de vingt ans sur la tombe qui renfermait déjà son cœur.

La mémoire du général Boulanger vient d'être appréciée sévèrement dans la presse française et étrangère, trop sévèrement peut-être. Sans doute, il avait exercé une action regrettable et turbulente. En relevant à plusieurs reprises ses écrits ou sa parole, il fournit le détestable exemple du mensonge officiel. De plus, il provoqua le relâchement des liens hiérarchiques et produisit une dépression sensible de l'esprit militaire, en sacrifiant à ses intérêts politiques le devoir professionnel de la discipline. L'incohérence de ses déterminations faillit mettre la France aux prises avec les plus redoutables difficultés, aussi bien au dehors qu'à l'intérieur. Il n'était certainement pas à la hauteur de la situation que lui avaient créée la démesure de ses contemporains et l'entraînement de la multitude. Néanmoins, est il juste de le rendre uniquement, absolu ment responsable des erreurs qu'il commit ou qu'on lui fit commettre? Ses ambitions, au début plus mesurées, n'étaient que légitimes. Son cortège habituel les rendit coupables. On fit par trop d'acclamations; on fit trop miroiter sous ses yeux éblouis l'appât des expériences dangereuses. Les politiciens le devinèrent. En janvier 1888, on lui avait apporté la tentation et l'occasion. On posait sa candidature à la fois dans une foule de collèges. L'agitation des élections partielles, la voie de la masse qui montait vers lui, complice et grosse d'encouragements, enflammaient continuellement son illusion. Quel autre, armé de son pouvoir, alors et qui, l'abandonnerait aussitôt, n'eût recouvert le

même vertige, la même soif ardente de réussite et de triomphe? Son passage au ministère ne fut marqué par aucune réforme vraiment durable. Il ne faut pas oublier, cependant, qu'il ne fut pas l'honneur de conduire les régiments au feu, qu'il se distinguait par un très brillant courage, qu'il avait commandé une division en Afrique, qu'il fut à la tête d'un de nos corps d'armée, et que, ministre, il fut, dans une heure périlleuse, par sa cranerie d'allure, par son attitude en face de l'Allemagne, l'artisan d'une évolution nationale, rendant au pays confiance en son relèvement, confiance en son armée.

On l'avait exalté, puissamment, jusqu'à la déraison; les hommes de parti de toutes nuances, après sa défaite, après sa chute, après sa mort. Lui, qui déniait toute valeur et toute capacité avec la même exagération dans le même suicide non plus n'a pas trouvé grâce devant leurs yeux. Ils l'ont traité de défaillance morale, comme si les motifs de la passion se pouvaient raisonner. Il y aurait peut-être à écrire touchant cette solution suprême, la mort volontaire que les catholiques condamnent, que les spiritualistes reprochent, que les abstraites de banalité, appellent lâcheté, que le stoïcien nomme un acte de courage et que le philosophe comprend. Mais si les morts peuvent valoir sculever le couvercle de leur tombe et parler, dire quels furent leurs motifs fatigués, leurs stériles convoitises, leurs désirs trompés, leur rude expérience d'une vie de troubles et de misères, ils reconnaissent que rien, vraiment rien, hors l'amour, n'est digne de regret ou d'envie.

PARNELL
En 1857, l'archevêque de Dublin s'adressant au gouvernement anglais exprimait l'Irlande à une terre ravagée par le feu et par le feu.
C'est au salut de ce malheureux peuple, livré sans merci aux exactions d'un régime féodal évincé du sol qu'il cultive, oprimé dans tous les détails de sa vie, ruiné, affamé, tari jusqu'aux moelles, que Charles Stewart Parnell, le fameux agitateur populaire, le porte parole du *Home Rule*, avait consacré quinze années d'une énergie surhumaine. Il est mort en pleine maturité, en pleine force, à la veille de voir enfin gagnée la formidable procès économique, politique et religieux qui, depuis des siècles, se débat entre l'Angleterre et l'Irlande, aussi séparés de race, de foi, d'aspirations, après sept cents ans de lutte qu'au jour où les bandes anglo-saxonnes s'abattirent, farouches, avides de proie, sur les bords de l'île d'Érin.

Parnell appartenait à une vieille famille anglaise et protestante. Né en 1846, à Aroodle, étudiant à Cambridge, il débuta en 1875 dans la carrière active de la politique, comme mandataire du comté de Meath à la chambre des Communes. En février 1877 éclata sa première grande proposition, le *Irish Church amendment bill*. L'ayant vu repousser, comme il s'y attendait, il commença avec une tenacité sans pareille sa tactique d'obstruction, qui devait durer des années et finalement contraindre à transiger les ministères, le Parlement et l'opinion. Se jeter à la traverse de toute discussion sur n'importe quel sujet, prolonger les séances jusqu'à l'empêchement complet d'aboutir à aucune solution, rendre impossible, par une tactique d'interpellation perpétuelle le vote des lois, briser toute force de majorité par les votes face imprévus du groupe qu'il menait au combat; c'était sa manœuvre incessante, obstinée, pour qu'on entendit enfin le cri du peuple irlandais.
En 1878, il était nommé président de la Fédération, qui poursuivait, outre l'autonomie de l'Irlande, outre la conquête successive de la franchise électorale, de l'égalité confessionnelle et de l'éducation publique, l'affranchissement du sol, la rétrocession de la terre au laboureur. Car, la question vitale était là; car, la masse de la population gémissait encore sous le coup de deux années d'épouvantable famine; la révolution agraire fermentait avec violence. Jusque-là Parnell avait limité son but à la revendication d'un

gouvernement national pour l'Irlande et son rôle d'opposant à l'obstruction parlementaire. Son mandat lui imposait un champ d'action plus étendu; un programme plus vaste. Il se jeta résolument à la tête du mouvement qui réclamait à haute voix la séparation radicale du seigneur et du paysan.
Il n'y a plus de conciliation possible entre les landlords et les tenants, dit-il; puisque les uns ou les autres doivent céder la place, vaut mieux que ce soient les moins nombreux.
Le 8 juin 1879, il prononçait à Westport, devant une assemblée de fermiers, la célèbre phrase: "Accrochez-vous d'une poigne solide à vos foyers! Keep a firm grip on your homesteads!" Dans la session d'automne, il mit en avant un projet général de réforme agraire, qui se brisa contre un mur d'indifférence.
Le 21 octobre, la Ligue lançait, en retour, ses circulaires. Son plan de campagne, qu'il avait signé en qualité de président. Elle avait pour but et pour mot d'ordre: la *Terre aux paysans*; pour moyens: l'union de toutes les forces rurales, la formation d'une caisse de résistance et de secours aux fermiers évincés à la suite de refus du paiement des fermages, la grève des tenanciers, un vote d'imposition aux landlords en réduction générale des loyers; l'agitation incessante en faveur d'une mesure législative de liquidation foncière fit passer le sol aux mains du cultivateur par voie de paiements partiels échelonnés sur un certain nombre d'années. Impuisant à faire prévaloir les réclamations d'un peuple entier par la seule autorité de la parole, Parnell et les autres chefs du parti autonomiste avaient organisé la résistance ouverte, agissant au grand jour, n'usant autant que possible que des armes constitutionnelles: la liberté de la presse, le droit de réunion, le droit d'association et de coalition.
Les tenants ne voyaient que le drapeau vert, a écrit John Devoy les hommes d'aujourd'hui s'aperçoivent que sous ses plis il y a la terre irlandaise.

Les adhésions à la *National Land League* arrivaient par milliers. Tous les classes de la société, le clergy même, marchaient avec elle. Cependant, il fallait de l'or, beaucoup d'or, afin d'assurer à bref délai la mobilisation très efficace de l'armée agraire. Il n'en fallait pas chercher dans le besace d'un peuple littéralement affamé. Parnell partit pour le pays des dollars, pour l'Amérique, faisant appel à l'émigration irlandaise enrichie sur le sol de l'Union, pour l'Australie, le Canada; et il y prêcha le nouvel évangile avec une instance et un succès merveilleux. Les fonds affluèrent. De tous les points des pays de langue anglaise arrivaient en profusion les livres sterling. En peu de mois, la Ligue disposait des ressources d'une puissance financière évaluée récemment à deux millions de revent.

Elu dans trois circonscriptions d'Irlande, en 1880, Parnell ouvrit la législature par la présentation de sa constante formule: Abolition du landlordisme. Le Parlement ferma les oreilles, une fois de plus. Il ne rappela à l'opinion irlandaise sur excité. En vain le cabinet britannique pensa-t-il tenter un procès de tendance à l'irréconciliable autonomiste. Le jury irlandais n'était pas une voix pour condamner le plus ferme défenseur des droits du pays. L'agitation qu'il avait provoquée ne cessait de croître. Enfin, à la session suivante, prévoyant de terribles désordres, le gouvernement jugea prudent et sage de prendre la même initiative d'un bill agraire, d'offrir à tant de misères quelques palliatifs. A ces concessions estimées insuffisantes, stériles et sans portée, répondit une véritable déclaration de guerre économique. Parnell enjoignit aux fermiers et tenanciers de la Ligue de refuser désormais au landlordisme, sans crainte des poursuites, des saisies, des persécutions, le paiement de leurs fermages, jusqu'à ce qu'ils eussent été réduits à un taux légal et proportionnel.
Si vous vous refusez une bonne fois à payer les fermages excessifs, et si vous vous refusez à occuper les terres d'un vos condoyens au

ront été expulsées, disait-il à une réunion de tenanciers menacés d'éviction, il faudra bien que le problème agraire finisse par se régler et de manière conforme à vos souhaits... Mais que pouvons nous contre l'homme qui prend la succession d'un expulsé? m'objecterez-vous? Je réponds: Vous pouvez lui fermer votre porte, l'éviter sur les chemins, l'envoyer à la boutique, la foire, au marché, à l'église; le laisser impitoyablement seul, le mettre en quarantaine, l'isoler comme un pestiféré!
La tempête agraire avait pris des proportions formidables. Le ministre ordonna d'arrêter Parnell et ses lieutenants, qui furent emprisonnés à Kilmalham jusqu'en mai 1882. Une acclamation triomphale salua leur sortie de captivité. Par voie de souscription nationale un don de 40,000 livres sterling fut offert à Parnell pour les immenses services rendus à la cause.
Mais un succès plus considérable, plus inattendu, vint récompenser la persévérance de ses efforts. Le ministre contre lequel il avait soutenu ce duel prolongé, Gladstone, c'est à dire l'oracle le plus lucide du Parlement britannique, le chef de parti le plus brillant, l'homme d'Etat le plus respecté de l'Angleterre, Gladstone, éclairé par une longue étude de la question irlandaise, par la voix de sa conscience, par la logique du droit, se convertissait à ses idées, et prenait en main, à son tour, la défense de l'éternelle insurrection. Il acceptait de marcher de concert avec celui qu'on appelait "le roi non couronné de l'Irlande", que peu de mois avant, la police traitait en rebelle, et dont l'alliance, maintenant, représentée à la Chambre des Communes par un groupement sérieux, faisait captiver les ministères. Gladstone n'était pas sans prévoir le schisme qui se produirait à cette occasion, au sein du parti libéral. Conséquent avec lui-même, il n'en remplit pas moins ses promesses et il a continué à faire du *Home rule* le pivot de sa politique, — en attendant le jour vraisemblablement prochain où le jeu des élections le ramènera au pouvoir.
On n'a rien à apprendre à ceux qui ont le moins du monde suivi les phases de la politique intérieure en Angleterre, en ces derniers temps, sur la vigueur du tempérament de Parnell, sur son activité infatigable, sur son prestige d'entraîneur des foules. Néanmoins, il avait beaucoup perdu de son autorité morale, depuis le trop bruyant procès en adultère qui lui avait tout à coup fermé le Parlement et les salons, aliéné l'opinion politique, et qui scandalisa si fort le rigorisme anglican. Bien que le mariage eût ensuiivi légitimé une liaison illégitime, beaucoup de siens n'avaient accepté aucune sorte de réhabilitation. Gladstone s'était détaché de lui et la scission s'était faite entre ses partisans et ses rivaux, entre ses derniers fidèles et ses lieutenants offensés de sa dictature. Certains parnellistes, qui n'attendaient qu'une occasion, un prétexte de rupture, l'accusèrent même de ne travailler que pour ses intérêts et de méconnaître ceux de sa patrie. Aujourd'hui ces divergences ont disparu devant la douleur commune, la consternation générale. La mort de Parnell, d'ailleurs, ne diminue, ni n'ajourne les chances de succès du *Home rule*. Son œuvre était accomplie, le procès moral ment gagné. Les hommes meurent à dit le plus éloquent de ses compatriotes, O'Connell, mais les causes subsistent.

FREDERIC LOLLÉE.
L'ANNIVERSAIRE ANARCHISTE
Selon leur habitude, les anarchistes de Chicago viennent de célébrer ce dimanche, par anticipation, le quatrième anniversaire de l'exécution de leurs coreligionnaires, Spies, Parsons, Engel et Fisher, pendus à la suite des émeutes de Haymarket. Cette année, la manifestation a été contrariée par une pluie torrentielle. Malgré cela, deux mille anarchistes environ, presque tous Allemands, se sont rendus en cortège, avec des drapeaux rouges ornés de crêpes, au cimetière Waldheim. Des morceaux de fleurs ont été déposées sur les tombes des suppliciés et des discours, peut-être, plus violents que les années précédentes, ont été

prononcés par divers agitateurs anarchistes allemands. Parmi les emblèmes de fleurs déposés sur les tombes, se trouvait une potence, faite de roses et portant cette inscription en allemand: "Quelques morts, ils vivent encore. Vive l'anarchie!"
La fameuse Lucy Parsons, la femme de l'un des suppliciés, avait drapé sa maison, à Chicago, de tentures de deuil et arboré sur le toit un grand drapeau rouge. Mais le drapeau a été promptement enlevé par la police. On ne signale pas, du reste, la moindre scène de désordre.
Galino est un domestique actif et dévoué. Un matin, pendant qu'il ouvre la fenêtre de son maître, celui-ci lui demanda: "Quel temps fait-il?"
— Ah! monsieur; dit Galino d'un air piteux, quel maître! Le broutillard m'empêche de voir.
Nos aïeux prirent assez souvent les villes ennemies au son des violons.
Seulement, en ces occasions là, tous les archers étaient mis en mouvement.
Il paraît que dans les Etats mauroques, l'apathie des habitants est telle qu'ils préfèrent mourir de faim plutôt que de se livrer à un travail quelconque.
On tâche bien de les tirer de leur engourdissement, mais c'est qu'il est vraiment difficile de réveiller les Maures.
Envisite:
— Ah! docteur, vingt louis si vous rendez la vue à belle maman.
— Diamant!
— Et cinquante, si vous lui enlevez en même temps la parole!

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville \$ 2.00
Un An par la Poste . . . 1.00



DIX LIVRES
EN
Deux Semaines
QU'EN PENSEZ-VOUS?
Comme Régénérateur des Châtres
il n'y a pas de doute que par
**EMULSION
SCOTT**
d'Huile de Foie de Morue
Aux HYPOPHOSPHATES DE CHAUX et de SOUDE
Beaucoup de Malades ont gagné
une livre par jour. Elle guérit
LA FIBRILE, les Affections Scrofuleuses, Bronchites, Toux, Hémoptissemens, et toutes les Maladies Tuberculeuses. Aussi agréable que du lait.
Préparé par SCOTT & BOWNE, Belleville.

Guide d'Annonces.
NOUVEAUTÉS ET MODES
BRYSON, GRAHAM & Co. 146, 154 Sparks.
PIGSON, PIGSON & Co. 44, 51 Rideau.
WOODCOCK 316, 318 Wellington.
JOHN MURPHY & Co. 96, 98 Sparks.
E. J. LEDAIN 332 rue Wellington.
LIBRAIRIE.
P. C. GUILLAUME, York et Sussex.
VINS ET LIQUEURS.
NEVILLE & Co. 47 Rideau.
ENCANTEUR. 71 George.
HOTELS ET RESTAURANTS.
HOTEL ST. LOUIS, 43 et 45 York.
LE HUB, 548 Sussex.
BOIS ET CHARBON.
O. KELLY & HENRY, Bloo Russell.
TOITURES.
DOUGLASS & HAINES, 234 Wellington.
BUANDEHIE.
L. BELANGER, 100 Rideau.
STROUD & BROS, THÉS 97 Rideau.
EPICERIES.
J. CASEY, 294 et 96 Dalhousie.
CHAUSSURES.
R. MARSON, MEUBLES, 102 Sparks.
HARRIS & CAMPBELL, CONDOT et Queen.
PEINTURES.
J. F. BELANGER, 159 Bank, Rideau.
W. HOWE, rue Dalhousie.
GEO. FILLISSET, HORLOGERS.
H. NORZ, 30 Rideau.
J. E. TREMBLAY, 113 Rideau.
CHARROYAGE.
LANEY THOMPSON, Rideau.
HARMACIE.
BELANGER & Co. (Rideau et Nicholas) ASSURANCE.
A. C. LARD, 121 Rideau.
CHAPELLERIE.
R. J. DEVLIN, Sparks.
PHOTOGRAPHIE.
STUDIO, 117 Sparks.
S. JARVIS, 141 Sparks.
QUINCAILLERIE.
E. G. LEVEYRE, 69 et 76 William.